

Nocturne amertume

Je suis seule, en panne, il est tard, il fait nuit et je n'ai d'autre solution que d'attendre. Bêtement. Les rues sont larges, apanage des très grandes villes. Et dans une grande ville, une femme seule attire l'attention de certains hommes en quête de satisfaction.

Cherchant à me dépêtrer de cette situation et obnubilée par des sentiments un brin égoïstes, je ne vois pas arriver l'homme.

Soudain, il se plante devant moi et lève son bras droit dans ma direction. Il est armé. C'est quoi ce délire ? La surprise l'emporte sur la peur. L'adrénaline donne des ailes, paraît-il... Chez moi, elle transforme mon corps en plomb. Sans mauvais jeu de mot, j'espère juste qu'il n'en sera pas truffé dans quelques secondes. Je suis impayable. Comment puis-je seulement penser à faire vivre les mots, alors qu'il me faudrait juste avoir suffisamment de réflexes pour que ce soit moi qui vive, en définitive ? J'en sourirais si la situation n'était pas aussi alarmiste.

Une espèce de curiosité (malsaine je le conçois...) m'incite à observer cet homme plutôt qu'à fuir. De toute façon, fuir pour aller où ? A peine aurai-je fait un pas qu'il va m'abattre comme un lapin. Et dans le dos en plus...

Il n'a pas l'air très vieux. Plus proche de la trentaine que des 20 ans il me semble. Il transpire comme s'il avait couru un marathon. Il ne fait pourtant pas très chaud à cette heure de la nuit. Les éclats de la lune font briller son visage et son front déjà dégarni. Dans quelques années, il sera chauve. La solution serait peut-être qu'il se rase complètement le crâne. C'est sexy sur un homme jeune. A condition d'avoir un beau visage. Mais je me vois mal lui parler de mes considérations capillaires pour l'instant...

Il tient son pistolet légèrement de travers. Comme s'il n'était pas assuré de ses gestes. C'est bon signe au regard de ses motivations. Ça l'est beaucoup moins si je souhaite éviter de prendre une balle qui partirait tout seule.

Cinq secondes seulement se sont écoulées depuis son apparition et ce sont toutes ces idées complètement inutiles qui ont germé en moi. Je croyais qu'on voyait défiler toute sa vie au moment choisi par la Faucheuse pour nous cueillir ? Ce ne doit visiblement pas être mon heure... Un peu rassérénée (et pourtant, l'homme me tient toujours en joue, il doit y avoir un truc qui m'échappe ou alors Dieu ne fait pas son boulot, merde !), je reste néanmoins silencieuse. N'allons pas l'énerver par une parole malheureuse. Il est sûr qu'au point où j'en suis, je ne suis pas persuadée que mes mots changeraient quoi que ce soit à ce cinéma. Lui doit être bien arrêté sur ses options. Mais quelles sont-elles ? Question existentielle pour moi, c'est le cas de le dire...

- Ma grand-mère est morte, dit-il à brûle-pourpoint.

Quoi ? Je me fais braquer par un type en deuil ? C'est vrai qu'il a une petite mine, un œil flou, un air perdu. Pour un peu, j'y verrai une larme. Mais je dois me faire des idées... Je me lance :

- Mais enfin monsieur, je suis navrée pour vous. Vous m'en voyez même tout à fait désolée, mais en l'occurrence, j'aurai du mal à vous consoler... Enfin... avec ça là... que vous pointez sur moi...

- Ta gueule !

Ouh là, que de grossièretés...

- J'ai mal, poursuit-il.

OK, mais dans pas longtemps, c'est aussi ce qui risque de m'arriver.

- Ecoutez monsieur, je comprends votre douleur. J'ai moi-même perdu mes deux grands-mères il y a quelques années, j'ai pleuré, j'ai souffert longtemps, mais en prenant sur soi, la peine s'atténue, sans disparaître totalement et...

- Mais putain, tu vas la fermer ta grande gueule !

Il tremble à présent, la tristesse a fait place à la panique. Son émoi est visible mais il n'a pas l'air de savoir exactement ce qu'il veut. Je lance :

- Qu'est-ce que vous voulez, dites-moi ce que vous voulez ?
- J'en sais rien, merde, ça fait chier, j'ai mal, je suis seul. Ma grand-mère, c'est tout ce que j'avais, c'est elle qui m'a élevé, putaiiin !

Il est désespéré, c'est évident. Et il n'a rien à perdre.

Sans réfléchir, je tente un coup. Le coup de grâce. Je ne le sais pas encore, mais il est pour moi...

- Je suis moi-même maman, si vous me faites du mal, il y aura probablement deux orphelins...
- Et alors ? me coupe-t-il, moi aussi je suis orphelin ! Une deuxième fois même !

Et pour passer définitivement ses nerfs sur moi, il raidit son bras et appuie sur la détente.

CLIC.

Instinctivement, j'avais fermé les yeux. Et arrêté de respirer. Mais rien ne s'est passé. Je m'attendais à prendre feu, au sens propre. Il a fait feu oui, mais aucune balle ne m'a traversée. Je ne comprends pas. Je devrais être à ma jubilation, au lieu de cela, je m'interroge.

J'ouvre les yeux. Lui aussi est étonné. Et soulagé peut-être... Ou alors c'est moi qui prends mes désirs pour des réalités. Sourcils relevés, il regarde son arme. La surprise ne dure pourtant qu'une fraction de seconde. Reprenant son air mauvais et sa position de tir en ma direction, il s'apprête à dire quelque chose.

- Bon maintenant ça suffit les conneries ! ai-je braillé.

J'ai brisé le court silence qui a suivi le misérable cliquetis du chien de l'arme.

- Alors oui, votre vie est brisée, peut-être même foutue si vous n'avez pas les couilles de rebondir ! Je ne connais rien de votre vie et je m'en fiche comme de l'an 40. Vous êtes malheureux, c'est certain, mais il y a d'autres solutions pour s'en sortir que de descendre quelqu'un. Vous commencez à me courir sur le haricot ! Vous voulez finir en prison, c'est

ça votre solution ? Ca ne la ramènera pas, votre grand-mère. Et en plus, elle ne serait pas très fière de vous. Elle vous voit de là-haut, et votre comportement doit vraiment la chagriner...

- Mais tu comprends rien !

Il me semblait bizarre, aussi, qu'il me laisse parler si longtemps. Il a rompu ma diatribe, elle a fait pschitt comme un pétard mouillé.

- Tu comprends rien... poursuit-il sur un ton déjà beaucoup moins énergique.

Il paraît fatigué soudain. Une immense lassitude qui s'abat sur lui comme une chape. Il baisse la tête, son bras fait de même, légèrement.

Si j'en profitais ? Oui, mais en profiter pour faire quoi, banane ?!

Courir ? Le désarmer ? Je ne suis ni Wonderwoman ni Catwoman, moi. Je n'ai même jamais été confrontée à une arme à feu, hormis au champ de foire ou au stand de tir. Je n'ai pas suivi de cours de self défense (comme quoi, ça peut servir...) et je ne suis pas psy.

Je ne sais pas quoi faire. Cette tension est insupportable. J'en ai marre (on le serait à moins).

- Expliquez-moi, dans ce cas ?... dis-je d'une voix radoucie.

Dangereux comme réplique. Il suffit qu'il soit disert et on est parti pour la nuit... La liste de ses problèmes doit être aussi longue que son bras, si ça se trouve.

- Ma grand-mère, c'est moi...

J'écarquille les yeux. Je n'arrive plus à suivre, là...

- Votre grand-mère c'est vous, euh ?...

- Mais t'es bouchée ou tu le fais exprès ! C'est moi qui l'ai tuée, voilà, t'es contente bordel !

- Content que vous me disiez que vous l'avez assassinée ? Mais ça va pas ?

- Et oh, tu te calmes ! Je l'ai pas butée non plus. Je l'aimais, moi, merde... mamie...

- Bon, vous me dites que vous l'avez tuée mais que vous ne l'avez pas butée. Vous jouez avec les mots ou c'est moi qui ai un problème de compréhension ?

J'en oublie totalement qu'il est toujours armé. Je jette un œil sur sa main qu'il a quasiment contre sa hanche, maintenant. Mon regard ne lui échappe pas. Il redresse le bras, contemple le revolver comme s'il prenait conscience de sa présence pour la première fois. Il s'illumine une fraction de seconde, puis reprend son air lointain et désespéré.

- Elle était malade, me confie-t-il. Alzheimer... J'ai pas voulu la placer. La placer c'était la perdre. Elle voulait pas être un poids, elle me l'avait dit, au début, quand elle avait encore un peu de lucidité. Mais moi, je voulais pas l'abandonner. Même si elle savait plus rien de moi, je voulais pas la laisser. Je voulais pas être seul. Tu comprends ça ? Pas être seul ! Elle s'est occupée de moi depuis que je suis petit, j'avais pas le droit de la mettre dans un centre, avec tous ces vieux qui bavent.

J'ose l'interrompre :

- Mais... et le pistolet alors ?...
- Eh quoi, je m'en suis pas servi. C'est un vieux clou de la guerre, une relique de souvenir de merde qui appartenait à mon grand-père.

Je regarde l'engin un peu plus attentivement. Effectivement, il est loin de reluire. Si ça fait 70 ans qu'il traîne, pas étonnant qu'il n'ait pas fonctionné. Sauvée par un matériel militaire défectueux. Elle est belle la France. Merci mon Dieu (désolée pour tout à l'heure, mes pensées avaient fourché...).

Pour un peu, j'en rirai. Je n'en fais rien, le pauvre garçon est bouleversé, et la moindre étincelle de ma part pourrait remettre le feu aux poudres.

- Mais alors, si vous n'avez pas tiré sur votre grand-mère, comment avez-vous pu la tuer ?

Je conçois l'incongruité de ma question au moment où les mots franchissent le seuil de ma bouche. Lui n'en a visiblement cure.

- Pas la soigner, c'est bien la tuer, non ? T'en as de bonnes, toi !

Une chose est certaine à ce stade : il n'a pas un mauvais fond. Mais s'il se rend responsable d'un acte qui n'est pour le moins pas répréhensible (tous ceux qui ont approché la maladie de près ou de loin savent qu'elle est incurable, hélas), il reste dangereux pour lui et pour les autres. Comme s'il voulait se punir. Mourir ou finir en prison, c'est du pareil au même quand on n'a plus rien à quoi se raccrocher. C'est ce que je lui dis.

- Vous voulez vous punir pour cela, n'est-ce pas ?
- Non, je veux arrêter de souffrir.

A peine a-t-il dit cela qu'il se laisse tomber au sol.

Il lâche le pistolet.

Mue par un réflexe absurde, je recule.

L'arme frappe le bitume.

BOUM.

Le coup part.

Il n'est pas pour moi.

Je vois le sang qui fuse.

Puis lui.

Etendu.

Les yeux ouverts sur les étoiles.

Quel gâchis. J'ai la vie sauve. Et un sentiment de grand vide, soudain...

Géraldine Cognard-Gross
